

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 26 JUILLET 1884

No. 31

Le Journal du Dimanche

BUREAUX, 43 RUE ST. GABRIEL, MONTREAL.

ABONNEMENT :

Canada et États-Unis, un an	\$2.00
“ “ 6 mois	1.00
Le numéro	.05

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

AUX ABONNES RETARDATAIRES.

Nous prions nos abonnés qui sont en retard dans le paiement de leur abonnement de vouloir bien se mettre en règle de suite avec l'Administration du Journal, en expédiant par la malle le montant dû.

Nous espérons qu'il n'y aura pas de retardataires.

SOMMAIRE

Poésie : La Vie, par ***—L'Accent Canadien—Chronique, par Fernand.—Rêve et Bonheur, par Ls. Lussier.—Usages Perdus, par Lionel.—La Femme bon Gargon, par Violette.—Un mariage d'argent, par Mme de Mauchamps.—Çà et là.—Les Caprices de la Mode.—Laquelle des Deux, par Théophile Gautier.—Menu, par Victor.—Enigme—Logogripho—Fouilleton : Le Secret de Roch.

LA VIE

N'as-tu pas vu, quand vient la St-Martin,
Certains rosiers donner encor des roses,
L'aube chasser les nuages moroses
Et teindre encor de pourpre le lointain ?

Ne t'est-il pas arrivé, au matin
Malgré le givre et la paleur des choses,
D'entendre encore au bois des virtuoses
Jeter au vent leur couplet argentin ?

Ainsi pour nous, lorsque viendra l'automne :
Dans notre ciel alors plus monotone,
Luiront, mignonne, encore de beaux jours.

Oui, nous aurons nos enfants, leur jeunesse,
Vivant avril fait pour qu'on lui renaisse
Notre printemps : nous aurons leurs amours.

L'ACCENT CANADIEN

Les Canadiens parlent-ils mal le français ? Si par cette question nous comprenions la manière de nous exprimer, nous pourrions convenir que nous parlons assez mal le français. Il faut avouer, qu'en général, notre langage pourrait être beaucoup plus soigné. Au Canada, on sait mieux qu'on ne parle, tandis qu'en France on parle mieux qu'on ne sait.

Si nous parlons mal par habitude, là-bas ils parlent bien parce qu'ils ne savent pas autrement. La classe non instruite n'entend jamais mal parler, elle ne le sait pas. Un garçon de table s'exprimera correctement et il saura à peine lire.

Si les gens instruits parlent mieux en France qu'au Canada, d'un autre côté on doit convenir que parmi la population rurale on parlera mieux ici qu'en France. Il y a beaucoup plus d'ignorance dans les campagnes en France, qu'ici. Nos cultivateurs, pour n'être pas instruits, parlent correctement.

Nous n'entendons pas parler de notre langage au point de vue de l'expression, mais simplement au point de vue de notre accent. Devons-nous adopter l'accent parisien ? Est-il préférable à l'accent canadien ? Ça peut être une question de goût. On est parfois porté à préférer ce qui n'est pas de nous.

Pour nous faire adopter l'accent parisien, il faudrait nous démontrer qu'il est inhérent à la langue française ; ce qui serait difficile. L'accent n'est pas le même dans toutes les parties de la France. Le grasseyement n'est qu'une mode à Paris, susceptible comme toutes les autres modes de changer. Est-ce une perfection de la langue française ? Nous ne le croyons pas. Il y a de l'exagération dans cette prononciation.

Savez-vous comment le dictionnaire définit le mot grasseyer ? *prononcer l'r d'une manière défectueuse.*

Les Marseillais ne prononcent pas comme les Parisiens. Les Normands et les Bretons ne grasseyent pas pour la peine. Leur prononciation diffère peu de la nôtre. L'accent parisien n'est donc pas inhérent à la langue française. Nous dirons plus que cela. A Paris même ceux qui grasseyent le moins sont ceux qui parlent le français le plus pur. Sarah Bernhardt passe pour très bien parler le français, nous l'avons entendu ici et elle ne grasseye pas, ou que très faiblement.

Notre accent en vaut bien un autre. Il retrace notre origine. Nos pères venaient surtout de la Bretagne et de la Normandie. Nous avons conservé notre prononciation, comme nous avons conservé la vraie nationalité française, peut-être plus que la France elle-même.

Dans tous les cas, l'accent canadien nous est

propre, et nous devons y tenir. Il nous distingue un peu des Français de l'Europe, il est vrai, mais il vaut tout autant être Français de l'Amérique. C'est un signe distinctif du peuple canadien et nous n'avons pas à en rougir. Autant nous devons tenir à la langue française, autant nous devons garder l'accent canadien.

Qu'on s'applique à parler correctement le français tant qu'on vaudra, ce sera un progrès dont le besoin se fait assez sentir. Qu'on s'exprime avec toute l'élégance possible, c'est très louable ; la belle langue française s'y prête beaucoup. Mais qu'on n'essaye pas à corriger notre accent. Nous entendons le véritable accent canadien et non cette prononciation vicieuse ou ce langage dur qu'on entend quelque fois et qui consiste à prononcer les *a* comme s'ils avaient tous un accent circonflexe. Qu'on prononce l'*a* naturel, notre prononciation ne sera pas dure ni exagérée. N'affectons pas ni d'une manière ni de l'autre.

C'est là l'accent canadien. Conservons-le.

Nous nous honorons d'être d'origine française, nous reconnaissons avec orgueil et fierté la France comme notre mère-patrie, mais nous formons ici sur la terre d'Amérique une nationalité distincte, nous constituons le peuple canadien-français. Nous avons nos coutumes auxquelles nous tenons, comme nous avons notre accent particulier auquel nous devons tenir.

Restons toujours Français, mais soyons toujours Canadiens !

CHRONIQUE

Je commence à croire que c'est l'imagination qui me manque. La semaine dernière je mettais ma stérilité sur le compte de la chaleur, et voilà qu'après huit jours de froid et de pluie je me trouve dans le même embarras.

Comme à cette saison de l'année il est de très mauvais goût pour un Montréalais d'être à Montréal je vais commencer par Trois-Rivières.

Vous allez trouver que j'ai un drôle de goût. Mais attendez ; je ne le fais pas par goût, c'est un petit compte que j'ai à régler avec les Trilluviens.

La semaine dernière ces messieurs ont fait une piètre réception à nos typographes et je leur en veux un peu pour cela. Entre l'écrivain et le typographe il existe un lien de sympathie et de solidarité qui me rend plus désagréable encore, le manque d'égards qu'on a eu pour ces bons et braves typos qui me font quelquefois, dire encore plus de sottises que je n'en écrit, mais qui après tout, sont du métier, et comme tels des confrères.

Ainsi, il était convenu que le club des montagnards chanterait la messe, le jour de l'excur-

sion, mais à la dernière heure la permission a été retirée, sous prétexte que le costume des membres du club était trop profane.

Mais, messieurs les Trifluviens, vous n'étiez pas aussi collet-montés, lorsque pendant une cérémonie religieuse, à la bénédiction du piédestal de la statue future de Laviolette, vous faisiez escorté votre évêque par une troupe d'acrobates montés sur des haridelles, et dont le chef était costumé en paillasse ou en bouffon.

Allons, mes bons amis, puisque vous avez célébré, avec force carillons, votre 250^{me} anniversaire, il est temps de ne plus vous conduire comme des enfants. Quand des étrangers iront vous voir, recevez-les poliment; vous avez tout à y gagner.

* * *

Une dépêche nous annonçait ces jours derniers que le choléra avait fait son apparition à Québec. Quelqu'un à qui je racontais la chose me dit: c'est impossible, les Québécois sont trop arriérés, pour prendre ainsi une avance sur Montréal; d'ailleurs, nos échevins sont là, et soyez tranquille; s'il y a moyen de faire venir le choléra au Canada, c'est à Montréal qu'il débarquera.

* * *

Maintenant que, comme un chroniqueur qui se respecte, je suis allé faire mon tour de campagne, revenons à Montréal.

M. l'échevin Jeannotte prétend que tous les journalistes qui disent que notre ville n'est pas propre, sont des imbéciles. Pour deux raisons M. Jeannotte n'a pas eu bon nez en disant cela. D'abord, un homme qui consent à être échevin n'a le droit de dire du mal de personne.

Ensuite il aurait dû sentir qu'en accusant les journalistes de manquer de bon sens, il s'exposait à se faire dire des choses désagréables. Pour moi, je ne fais pas de politique et je n'ai aucun intérêt à flatter le goût populaire; alors rien ne m'empêche de prendre sa défense et de maintenir que la ville de Montréal est la ville la plus propre du monde, et monsieur Jeannotte, le plus propre de nos échevins.

* * *

Le lecteur me pardonnera d'autant plus facilement ma chronique que je vais la faire sans parler d'avantage, des événements du jour. Ils sont ennuyeux, insipides et pardessus tout scandaleux. S'ils n'étaient que scandaleux encore plus d'un lecteur me le pardonnerait peut-être. Mais quand il faut ajouter l'ennui au scandale, c'est triste, c'est doublement scandaleux. Donc je suis justifié.

D'abord il me faudrait bien parler de la Commission Royale et des scandales qu'elle cherche. On ne doit pourtant pas rechercher les scandales, c'est contraire à la loi divine, mais il paraît que la loi humaine diffère sur ce point.

Il faudrait dire un mot de péripéties de l'enquête devant les commissaires, et présenter M. Mercier voulant tout savoir, M. Archambault faisant des objections, MM. Joly et Robidoux les rejetant et MM. Desjardins, Nantel et Asselin les maintenant.

Je serais bien obligé de parler des flots d'éloquence des avocats au milieu des tonnerres d'applaudissements, et des éclairs de génie qui ont servi à jeter tant de lumière sur la question, qu'on commence à ne plus rien n'y voir.

Il faudrait dépeindre M. Joly, se levant avec indignation et rentrant dans son silence comme Achille dans sa tente et M. Robidoux le suivant courageusement, sans égard aux dix piastres par jour qu'il perd pour obéir à sa conscience.

La vérité me forcerait bien de compléter le

tableau où devraient figurer MM. Desjardins, Nantel et Asselin, restant fermes à leur poste, comme la vieille garde qui meurt, mais qui ne se rend pas.

Je ne pourrais pas oublier M. Mercier justifiant avec talent M. Joly d'avoir abandonné la Commission, non plus que M. Lacoste démontrant tout aussi clairement qu'il n'avait pas le droit de s'en aller.

* * *

Je voudrais aussi me dispenser de faire connaître à mes lecteurs une tentative de suicide sur la montagne de Montréal. C'est une belle place pour jouir de la belle nature, mais c'est trop poétique pour y mourir.

Ce monsieur est marié. Sa femme est charmante. Seulement elle manque de cœur; c'est son seul défaut. Son mari était indisposé depuis quelques jours et gardait sa chambre. Sa tendre moitié en profita pour faire un petit voyage à la campagne, probablement parce que la vue de son mari malade lui était trop pénible.

Lorsque le malheureux délaissé se vit sans l'appui moral de sa fidèle épouse—on sait ce que peut faire l'appui d'une femme—il perdit courage et se rendit sur la montagne où il attendait à ses jours, en se tirant deux balles de revolver.

Craignait-il le retour de sa femme ou n'a-t-il pu supporter l'absence de son ingrate moitié? Mystère.

* * *

Comme mot de la fin j'offre à mes lectrices le suave petit bouquet que voici, cueilli dans l'album d'une jolie femme:

"Pour une femme délicate, la plus séduisante déclaration d'amour est l'embarras d'un homme d'esprit..."

FERNAND.

REVE ET BONHEUR

—

Mon ami A..... était rester tout rêveur depuis que dans un coin perdu du ciel de l'amour, deux jolis yeux noirs tout mutins étaient venus remuer les cendres de son vieux cœur de vingt-cinq ans, et y faire revivre une étincelle, oubliée là depuis je ne sais combien d'années.

Je le surprénais rêvant toujours; mais, bien qu'on me répêât que souvent ces sortes de maladies s'appellent l'amour, je n'y croyais pas du tout, je ne voulais pas y croire.

Il prétextait d'ailleurs, si naturellement, les occupations, les soucis des affaires! Et pourtant, j'aurais dû me douter de quelque chose, car juste entre deux mauvais prétextes, entre deux aphorismes financiers, il trouvait moyen de me dire: Tiens, à propos, je l'ai vu hier; elle était charmante, et nous avons passé la plus joyeuse veillée dont je me souviens.

Ces amoureux, voyez-vous, il paraît qu'avec eux il ne faut jamais compter.

A quand le mariage, lui demandais-je alors en riant? Tu es fou, me répondait-il; est-ce que je sais seulement si je l'aime,—et alors venait une série de doutes qui auraient dû m'être une preuve palpable d'un amour puissant et sincère.

Il trouvait en effet même dans ses excuses un moyen de me chanter l'objets de ses rêves. Elle était belle, parfaite, spirituelle, enfin que sais-je moi? et il allait comme cela jusqu'à ce que, perdant patience, je le vouasse à toutes les divinités ennuyeuses, en lui conseillant de se marier au plus tôt.

Lui, l'incorrigible, un des plus veillants adeptes du scepticisme en amour, qui m'avait si souvent aidé à rire d'Hercule filant aux pieds d'Omphale, il m'écoutait lui parler de mariage

sans rire, avec un grand sérieux même c'était vraiment à n'y plus rien comprendre.

Mais je chassais bien vite une folle idée que cela me mettait en tête, et je me disais: il se guérira de cet amour comme on se guérit de tout. Le temps est un si grand médecin.

Le temps est un grand médecin, c'est vrai; mais il n'a pas su guérir mon ami, que je rencontrai un bon matin tout épanoui, tout riant, et pas rêveur du tout: et du plus loin qu'il le pût, il me jeta à la tête un *mon cher, je me marie*, qui résonne curieusement là encore, tout au fond de mes oreilles. Une tête de méduse ne m'aurait pas plus stupéfait.

Tu deviens fou, lui dis-je enfin: et lui, de me rire au nez avec le plus fol entrain, et de me répondre: Tiens écoute; nous avons bien révasé ensemble; mais il est un temps pour tout, et, crois m'en, celui de l'amour est bien le plus heureux.

J'étais battu décidément, et je me sauvai à toutes jambes, chez moi; je lui écrivis de longues pages, essayant de le convaincre qu'il allait accomplir une sottise.

Il a dû rire avec elle, et tout cela ne l'a pas empêché de se marier comme il me l'avait annoncé.

Il s'est envolé depuis vers les bords de la mer, avec celle qui est sa femme; et je me suis souvent imaginé alors les apercevoir folâtrer là-bas, sur les grandes grèves, s'enthousiasmant devant un rien, comme savent si bien le faire les amoureux, s'arrêtant pour voir mourir à leurs pieds la grande rage de l'océan, et pendus au bras l'un de l'autre, se regardant dans les yeux, se disant les mille et une folies dont l'amour a le secret, riant à propos de tout et de rien.

Ils sont revenus de là bas, l'autre jour; et je leur ai trouvé un petit air radieux, et sur chaque trait de leurs figures, comme un reflet d'une gaieté étrange pour moi. Je me disais pourtant encore: cela passera; le temps est un si grand maître.

Mais cela n'a pas l'air de vouloir passer, et je trouve mon ami de jour en jour plus gai, l'air plus rayonnant, toujours plus empressé de s'envoler au nid, et me laissant un *excuse moi, ma femme m'attend*, qui me fait rager ou ne peut plus.

Ne s'est-il pas avisé, l'autre jour, de me conseiller le mariage! Décidément, je ne veux pas le voir.

Et pourtant, ça ne doit pas être pour rien qu'il délaisse comme cela ses vieux amis, et nos vieilles causettes si joyeuses qu'il aimait tant. Si le mariage était réellement ce qu'il me dit, si c'était le bonheur!

Vieux célibataires, prenez-y garde! Pour moi, je veux y songer, avant de ne plus revoir mon ami!

LS LUSSIER.

USAGES PERDUS.

Il y a beaucoup de choses intéressantes à dire sur les usages perdus. Commençons par citer la cérémonie de la demande en mariage et des fiançailles qui avait lieu dans le Jura, au XIX^e siècle.

On envoyait d'abord un ambassadeur, personnage pris dans la famille du jeune homme, chargé de faire ou plutôt de préparer la demande. La demande agréé par la famille de la jeune fille, le prétendant était reçu à souper et placé à côté de celle qu'il recherchait. A la fin du repas il lui offrait, dans une assiette ou dans son propre verre, un rouleau de pièces d'or ou d'argent.

Si la jeune fille agréait la recherche elle pre-

naît le rouleau et le mettait dans sa poche. Elle était alors fiancée et ne pouvait plus reprendre sa parole qu'en rendant le double des arrhes. Cette coutume devait être une garantie de fidélité.

La veille du jour du mariage, la future s'enfermait dans une chambre avec toutes ses amies. Toutes se déguisaient de leur mieux ; après quoi les jeunes gens et le futur venaient demander à grands cris une *brebis* qui leur appartenait.

Après des pourparlers, les parents de la fiancée pour prouver qu'ils n'avoit une *brebis* étrangère chez eux, faisaient défiler une à une toutes les fillettes travesties, et c'était au futur à reconnaître sa fiancée, et Dieu sait si les quolibets lui manquaient quand il se trompait ! Plus d'un mariage fut rompu par de trop susceptibles jeunes filles qui ne pardonnaient pas à leur fiancé une erreur très-pardonnable. En Bretagne, et particulièrement à Rennes, les nouvelles mariées étaient obligées, le jour de la fête de la patronne du prieur, d'aller embrasser le seigneur-prieur collègue des Jésuites qui se tenait assis sur un trône au milieu de la places des prieurs.

Les Jésuites obtinrent du parlement de Bretagne que le baiser fut changé en un quarteron de cire de cinq sols. Cette substitution ne fut pas volontiers agréée par les habitants qui préféraient le baiser à la redevance et il eut force procès à cette occasion. Mais les Jésuites eurent gain de cause et ils purent renoncer aux baisers pour quatre onces de cire.

Nous étonnerions certainement plus d'un casuiste en lui disant que pendant un certain temps la volaille était considérée comme un aliment maigre. On a mangé de la volaille le vendredi jusqu'au XIV^e siècle.

Dans certaines classes de la société moderne verser à boire à quelqu'un de la main gauche, en renversant la bouteille pardessus le poignet est considéré comme une insulte, et on rapporte qu'à une noce d'ouvriers où l'un des convives, ainsi traité par son voisin, lui appliqua un vigoureux revers de main sur le visage, séance tenante.

Autrefois ce n'était pas en versant à boire de cette façon qu'on insultait un convive, mais en coupant un morceau de la nappe devant lui pendant le festin.

Cette action singulière était regardé comme un défi, comme un cartel à outrance, et l'histoire a gardé le souvenir de plusieurs de ces provocations en pleine table royale.

Tous les usages oubliés ou perdus que nous venons de rapporter n'étaient pas plus ridicules que la plupart de ceux que nous subissons aujourd'hui, et il est probable que dans un temps plus ou moins reculé nos coutumes seront l'objet de commentaires railleurs tout aussi légitimes que ceux dont nous accablons les vieux us des anciens.

LIONEL.

LA FEMME BON GARÇON.

Le "bon garçon," c'est la femme moderne, gaie, rieuse, sans façons et sans prétention, coquette sans malice et malicieuse sans coquetterie. Le cœur aux lèvres, le rire aux yeux, regardant bien en face et disant tout ce qui se passe en sa cervelle d'oiseau, le mot cru et la pensée franche. Pas banale, quelquefois impertinente, toujours sincère en sa cordiale poignée de main "à l'anglaise," qu'elle donne aux amis sans rougir, l'ayant substituée aux baisers du dix-huitième siècle de galante mémoire.

Bon camarade, bonne amie, sœur de charité au besoin, toujours prête à panser une égrati-

gnure aussi bien qu'une blessure du cœur, elle sait aussi être femme quand il faut, à ses heures, et cache sous le franc rire de ses lèvres roses les exquises tendresses des vraies amoureuses.

Le "bon garçon," au contraire de la femme ordinaire, s'éveille de bonne heure, quelle que soit l'heure où elle s'est couchée. Une lotion d'eau fraîche—le bain ou la douche,—achève de l'éveiller avant qu'on lui présente la tasse de thé qui, avec une tartine de pain de seigle beurrée large comme la langue d'un chat, est son premier repas.

Rapidement habillée, elle sort ensuite à cheval, avec son mari, ou bien seule, à pied, pour aller, en compagnie de monsieur son chien, rejoindre les petites amies. Pour le premier cas, elle revêt l'amazone de drap noir, bien correcte et collante sur la culotte en peau de gant, avec le chapeau d'homme. Pour le second, le costume de lainage anglais, à jaquette étroite, posant sur ses cheveux, tout simplement noués à l'anglaise, le petit chapeau masculin à haute calotte, à petits bords retroussés. Et le nez au vent, les joues rosées, elle se prépare par un bain d'air au déjeuner simple et substantiel qui la réunit à son mari et à ses enfants.

Rien de salubre comme cette marche matinale qui fortifie les muscles autant qu'elle assainit les poumons, combattant cet embonpoint, la terreur de toutes les femmes, contre lequel il est le seul remède. L'air, à cette heure, léger et pur, est le meilleur que l'on puisse respirer. C'est déculper la vie que de s'en saturer au réveil.

La femme "bon garçon" adore tous les exercices de sport. Le cheval est son dieu et elle raffole de ses toutous.

Ses goûts la portent à la compagnie des hommes, dont elle s'entoure sans coquetterie ni arrière-pensée, causant avec eux de préférence. Le *flirt* est pour elle un jeu d'esprit plus qu'un péril du cœur ou des sens. Instruite, spirituelle, alerte et intelligente, elle aborde tous les sujets et les traite avec intérêt. Elle parle de toutes choses sans songer à rougir, à le langage leste sans licence, et emprunte quelquefois ses mots au vieux dictionnaire français où le sens, à travers les mots respecte l'honnêteté. Cela sans songer à mal et sans songer que l'on en puisse trouver : "Honni soit qui mal y pense !"

Simple par-dessus toute chose, elle hait le babillage des femmes futiles et cette causerie du chiffon qui, mêlée aux potins, est l'ordinaire habituel de la plupart.

En amour, ennemie jurée des phrases et des petites ruses de coquetterie, elle va droit au but. En amitié, également sincère et fidèle, très sûre et dévoué sans emphase, fait tout avec nature et le fait d'une façon charmante. Charitable sans ostentation et bonne mère sans cesser d'être jeune.

Par le fait même de ses goûts, le "bon garçon" a retranché les falbalas de son ajustement—au moins durant le jour. Plus de peignoirs Louis XV à queue embarrassante, ni soies claires sous un flot de dentelles pour les visites. Mais la matinée avec la jupe ronde et le costume en laine très élégant, très soigné, mais d'une correction absolue, avec la petite capote qui, après midi, remplace le chapeau rond du matin, pas un bijou si ce n'est une épingle sans valeur.

Le soir, par exemple, elle prend sa revanche, redevenant femme tout à fait, en revêtant toutes les grâces avec les parures éblouissantes. Les robes souveraines se rehaussent de ses bijoux merveilleux et les brocarts les plus fous ne semblent point suffisants à composer les plis de ses jupes-vertugadins, qui glissent sur des flots de dentelles.

Car, le "bon garçon," pour être la première levée, est aussi la première à s'endormir. Son corps mince, élégant, délicat, acquiert par l'hygiène une force inconcevable. Les nerfs d'acier supportent toutes les fatigues ; endormie à trois ou quatre heures, elle n'en est pas moins fraîche, reposée au réveil, suffisant à tout, intrépide, lassant les plus vigoureux. Le "bon garçon" fume la cigarette comme un officier... lorsque surtout il s'agit de mettre à l'aise les camarades ; elle tire le pistolet à ravir et joue du fleuret. Toujours disposée et prête à toute aventure, elle sait n'être jamais une gêne, accepte toutes les situations et supporte toutes les vicissitudes, se trouvant à la hauteur de toutes. Pas de réceptions bruyantes autour d'elle, mais un cercle d'amis auxquels elle donne d'excellents diners et des cigares exquis. Ses "five o'clock" sont le rendez-vous de tous les gens d'esprit, et elle sait tous les potins sans y mettre le bout de son petit doigt. Rien qui l'ennuie, rien d'importun, rien de vulgaire ; c'est sa science d'éliminer tout cela. Sa devise, comme celle des Larocheffoucauld, est : "C'est mon plaisir !" Et elle y est fidèle, délicieusement égoïste, c'est-à-dire se faisant la vie bonne en la faisant excellente à tous ceux qui l'approchent.

VIOLETTE.

UN MARIAGE D'ARGENT

Méfiez-vous toujours des gens bêtes, avait coutume de dire le marquis de G... (qui avait ses raisons pour préférer les gens d'esprit.) Il n'y a rien de bon à attendre d'eux, tandis que l'esprit sert à tout !

Il l'avait dit et répété encore au sujet du mariage de Melle de Valsaison, et avec grande raison. Mais on ne l'écouta pas, malheureusement.

On proposait pour mari à cette jeune fille un normand de vieille roche, le marquis de Topinambour. On n'était pas plus bête que cet homme là quoique normand.

Ce prétendu tout frais émoulu de sa province, avait aux portes de Rouen, dans la plus délicieuse position possible, un beau château portant son nom depuis plusieurs générations. De cette demeure, on pouvait voir couler la Seine entre deux rives pittoresquement boisées, et les murs du potager qu'affectionnait particulièrement son propriétaire étaient constamment baignés par les eaux fugitives du fleuve.

Florestan arrivait, gonflé comme un paon et vaniteux comme un dindon. D'assez rares cheveux frisottaient comme la toison d'un agneau sur sa tête—vide d'idées. La couleur de son nez ne le cédait en rien à l'éclat du ruban de la Légion d'honneur, que ce mouton portait à sa boutonnière... On ne manquait de se demander par quels hauts faits il l'avait obtenu, si c'était en cultivant ses melons sous châssis ou sous cloches.

Il ne savait jamais ce qu'il disait ni ce qu'il voulait dire. La phrase anoncée, bégayée, hésitante, tronquée, rarement finie : ne pouvant en sortir à son honneur, il vous la laissait là, en plant, à mi-chemin ; libre à vous de débayer la route—ou d'ignorer à jamais ce qu'il ne venait pas à bout d'exprimer.

Reine de Valsaison, l'objet de ses pensées, n'était pas comme tout le monde. Très brune, avec de petites dents blanches et pointues, le nez retroussé, l'air éveillé, point jolie, mais tout-à-fait piquante, jouant du piano comme Mozart lui-même, elle était accorte, coquette et très souvent impertinente. Enfin, pour ne rien cacher, elle avait un caractère à la diable !

Ainsi faite, si ses qualités ne l'emportaient sur ses défauts, elle était néanmoins à cent piques au-dessus du descendant des Topinambour, surtout comme intelligence. Aussi se fit-elle beaucoup prier pour l'épouser, et cela se concoit. Il était si ridicule quand, tirant un galoubet de sa poche, il s'évertuait à suivre avec des souacs continuels les phrases bien modulées que sa future empruntait admirablement aux grands compositeurs!... Le moyen de dire à un pareil joueur de flûte. "Je vous aimerai toujours!"

Non, non, amis lecteurs, chères lectrices, ce n'est pas ainsi qu'il faut entrer en ménage... Connaissez-vous dans la vie d'une personne un plus grand événement que son mariage? Se marie-t-on raisonnablement pour devenir marquise? et doit-on prendre femme pour exécuter mille variations sur le flageolet à côté d'une demoiselle trop avisée peut-être pour vous offrir tout le respect qu'elle vous doit?

Hélas! on les maria Reine accepta fortune, château, marquisat de Topinambour. Mais titre, castel, espaliers, ne devaient pas suffire à son bonheur. Son mari n'était pas seulement borné, mais encore sottement mauvais. Bête et pas bon, c'était trop à la fois!

Que pouvait faire la pauvre jeune femme, sinon se repentir? Elle fit mieux toutefois: trouvant dans son repentir même un sage conseiller, elle prit une bonne résolution, celle de devenir meilleure, de changer en bien ce que son mari changeait en mal, de tout supporter et d'obtenir enfin, sinon les soins et les égards, du moins l'estime du compagnon de sa vie. Pour y parvenir, elle se mit à vivre entre ses salades et ses boutures, entre châssis et plates-bandes, regardant pousser les semis de chaque saison... Plus de Mozart, plus de Beethoven; plus de chants, plus de caractère à la diable! Le soir on apprenait par cœur le *Bon Jardinier*, on causait des sacs à raisin. Reine était devenue vertueuse.

Ce n'était qu'ennuyeux, mais ce n'était pas tout. Reine aimait ses parents, Topinambour ne les aimait pas, n'allait jamais chez eux. Il la sequestra donc de sa famille, vécut comme un ours, qu'il était, lui parla rudement, lui refusa l'argent des dépenses nécessaires et devint enfin un de ces tyrans domestiques qui oppriment toujours et ne se corrigent jamais.

Avions-nous tort de dire en commençant:
— Méfiez-vous toujours des gens bêtes.

MME. DE MAUCHAMPS.

CA ET LA

Il existe à Boston une société qui s'intitule "Le club des jolies filles;" Un journal de New-York prétend que les membres qui en font partie sont toutes des Newyorkaises.

Une dépêche du Delaware dit que cette année il y aura un panier et demi de pêches par arbre. Si les paniers ne sont pas plus grands que l'an dernier, on aura environ trois pêches par arbre.

"J'ai lu hier soir, que Napoléon I, qu'il se levât à huit heures ou à midi, trouvait toujours sur sa table un poulet chaud et rôti à point," disait un jeune homme peu matinal à sa maîtresse de pension.

"Je suppose que Napoléon I payait sa pension en avant," répondit la maîtresse sans détourner la tête.

Le cœur d'une poule donne 150 pulsations à la minute, et elle vit aussi très vite sous tous les autres rapports, disent les anatomistes.

C'est ce qui explique pourquoi les poulets du printemps ont quelque fois une dizaine d'années, lorsqu'on les sert à table.

On nous écrit du bas du fleuve que cet été, les costumes de bain sont assez grands pour qu'on en puisse dire la couleur sans jumelles.

Le prince Frédéric Charles paie tous les jours, un joueur d'orgue de Barbarie pour jouer dans son palais à Berlin. Le journal qui donne cette nouvelle, ajoute que cela fait rire le prince. Son Altesse est probablement sourde.

Il vient de paraître à Bruxelles, un nouveau journal intitulé: *La lune de miel*; il a pour sous-titre: *Journal des célibataires et des fiancés.*

"Toutes corporations ouvrières, dit l'article programme, ont leur organe propre. Pourquoi les célibataires et les fiancés n'auraient-ils pas le leur? Il est presque superflu d'ajouter que, dans un organe de genre, la politique sera toujours exclue. L'amour par le mariage, le mariage par amour et par raison, voilà tout notre programme."

Un confrère institue un article "De la manière de traiter les serviteurs." La meilleure est de ne pas les traiter du tout.

Un journaliste de St. Louis annonce à ses lecteurs que le lait de beurre, est le plus rafraichissant des breuvages, pour les chaleurs. Il a sans doute entendu dire cela quelque part.

Madame Ella Wheeler Wilcox dit qu'elle a écrit douze poèmes depuis son mariage. Cela explique la nouvelle que Mr. Wilcox s'est offert pour la prochaine expédition au pôle nord.

La princesse Elisabeth de Roumanie qui a épousé le prince Charles d'Hohenzollern a été mariée quatre fois avec le même: suivant le code civil allemand: d'après le rite luthérien auquel elle appartient, d'après le rite de la religion catholique, qui est celle de son mari, et enfin d'après le rite de l'église grecque qui est la religion d'Etat de la Roumanie.

Un souvenir tout d'actualité, hélas! évoqué par le *Rappel*:

A propos du choléra et de la ridicule panique à laquelle se laissent aller les trembleurs, on a rappelé souvent le cas de cet homme robuste et bien portant auquel on avait offert une somme considérable s'il consentait à se coucher dans le lit d'un cholérique. Il accepte. Au bout de deux heures, il expire. Le lit et les draps étaient absolument neufs; jamais aucun malade n'y avait couché. La peur, l'idée, comme on dit, avaient tout fait.

L'Association de l'Exposition Industrielle d'Ontario a décidé d'offrir deux prix d'une grande valeur pour les deux portraits des plus belles femmes canadiennes vivantes. Les por-

traits ne porteront aucun nom, mais on fera connaître les noms des artistes heureux.

C'est un nouveau moyen de faire de la réclame aux artistes. La beauté de la femme sera peut-être croire au mérite de l'artiste, dans ce cas le mérite de celle-là sera diminué d'autant. Mais si on croit à la beauté réelle de la femme peinte on sera porté à oublier le mérite de l'artiste. Espérons que les deux ne se jalouseront pas.

C'est avec un profond regret que nous apprenons la mort de M. l'abbé Lévesque, du Séminaire de Montréal.

C'était un ami zélé de la jeunesse. Il savait l'attirer à lui pour la conseiller et la diriger dans la voie du bien. Les savantes conférences qu'il donnait à l'Asile Nazareth réunissaient toujours un nombre considérable de jeunes gens désireux de s'instruire.

M. Lévesque était un érudit et un philosophe. Sa parole éloquente portait la conviction dans cœurs. Il était un des meilleurs prédicateurs que nous ayons entendu.

C'était un homme distingué, un saint prêtre, plein d'humilité, de dévouement et d'abnégation. Sa mort est une perte pour le clergé et pour le pays.

L'autre jour un des vicaires d'une des paroisses protestantes les plus aristocratiques de Sheffield (Angleterre) allait se marier. Suivant la coutume anglaise, il était arrivé le premier dans le sanctuaire, attendant sa future, quand celle-ci, revêtue de sa toilette nuptiale, apparut et prit place à ses côtés.

Elle était absolument seule. L'absence de tout membre de sa famille parut étrange, tellement étrange, que, avant de procéder à la cérémonie, le célébrant voulut s'assurer de l'identité de la mariée. La précaution n'était pas inutile.

Quand, après bien des difficultés, on fut parvenu à lui faire lever son voile d'épaisse mouseline, on constata que la demoiselle n'était pas la fiancée, mais une personne de la paroisse éperdument éprise du vicaire, qui avait eu recours à cet expédient pour l'épouser. On eut toutes les peines du monde à l'entraîner. Au même moment la vraie future arrivait avec le cortège nuptial.

Une scène piquante vient de se dérouler devant le tribunal civil de la petite ville de Bamberg (Allemagne).

Une jeune fille de seize ans, appartenant à une très bonne famille de cette localité, faisait la musique, un soir du mois dernier, avec plusieurs de ses amies. Il était dix heures et demie, et l'on jouait paisiblement à quatre mains le répertoire de Wagner, lorsque tout à coup la police, suivie des habitants du voisinage, fit irruption dans le salon et dressa procès-verbal pour cause de tapage nocturne, ces jeunes filles ayant laissé leurs fenêtres ouvertes, délit prévu par le code allemand, paragraphe 360, chapitre 11.

Les témoins à charge appelés à l'audience, en grande partie musiciens de profession, réclamaient chaleureusement l'application de la loi, non pas tant à cause du bruit causé par le piano qu'en raison de la nature des morceaux, exécutés trop souvent par la coupable, fervente admiratrice des œuvres de Richard Wagner.

Le tribunal, indulgent, a condamné la délinquante à un marc d'amende et aux dépens... avec menace de travaux à temps en cas de récidive.

Une pensée philosophique de Stop dans le *Journal amusant*. La scène se passe entre une "patronne" et une ancienne bonne, à la robe de laquelle s'accroche un marmot, sans préjudice du nouveauté porté dans ses bras :

—Je vous le disais bien, ma pauvre Justine, vous auriez été plus heureuse en restant à mon service qu'en épousant votre ivrogne de mari.

—Ah ! madame, on verrait la peau des femmes pendue le long des murs, qu'on se marierait toujours.

On vient d'inventer un nouveau moyen de s'exprimer sans parler. Ce langage, paraît-il, est très éloquent.

Nous avons déjà le langage des fleurs. Il y a maintenant celui des yeux qui se produit au moyen de signes télégraphiques convenus :

Voici les principaux : fermer les yeux signifie : "Je pense à vous."

Fermer l'œil droit veut dire : "Soyez discret," l'œil gauche : "Prenez patience."

Ouvrir les yeux d'une façon démesurée équivaut à : "Je suis jalouse."

Cligner de l'œil droit, c'est : "Prenez garde."

La main sur les deux yeux : "Je vous aime à en mourir."

L'index sur l'œil droit : "Tu recevras une lettre," et sur l'œil gauche : Rien à faire en ce moment."

Avis aux intéressés à la surveillance.

LES CAPRICES DE LA MODE

Les ruches ne s'emploieront plus comme garniture.

À l'automne les manches seront portées plus larges.

Les chaussures, tant pour hommes que pour femmes, sont portées pointues.

Les chapeaux ronds sont préférés à toute autre coiffures pour les très jeunes filles.

Les faux cols sont droits, ou avec les deux coins pointus et repliés.

Les costumes en flanelles sont très nombreux dans les places d'eau.

Il n'est plus de mode de plier le coin d'une carte de visite.

La robe anglaise, qui est une robe princesse très ample, est beaucoup portée par les petites filles de 6 à 12 ans.

Les boutons pour un costume d'amazone, doivent être très petits, plats et unis, ou le moule en bois est recouvert du même étoffe que la robe.

Beaucoup de dames portent des en-tout-cas en taffetas de soie bleue foncée, et d'autres affectent le parasol en soie changeante rayée.

Les jerseys, dernier genre, sont en soie, rayée par des rangées de perles; quelques-uns sont tout en perles. Ils coûtent très cher.

Pour les petits chapeaux garnis avec beaucoup de fleurs, servez-vous du lilas blanc, de violettes ou d'héliotropes; les fleurs les plus claires sont préférables.

La grande nouveauté ce sont les parasols en grénadine dont le manche est en bois à sa couleur naturelle, et ployé d'une manière fantaisiste et excentrique, et cependant très commode à tenir dans la main. Ils sont plus admirés que jamais dans le grand monde.

Dans les places d'eau, les robes blanches semblent être les préférées, non seulement pour le soir, mais pour le jour. Une jolie étoffe dont on se sert c'est un netté qui paraît comme si des flocons de neige étaient retenus dans les mailles; cette étoffe s'appelle *point d'esprit*. Certaines robes sont entièrement faites en *point d'esprit* et d'autres sont une combinaison de *point d'esprit* et d'une autre étoffe unie et mince. La dentelle et la fine broderie suisse servent de garniture.

LAQUELLE DES DEUX

L'an dernier, je rencontrais assez souvent dans le monde deux sœurs, deux anglaises; quand on voyait l'une, on pouvait être sûr que l'autre n'était pas loin; aussi les avait-on nommées les belles inséparables.

Il y en avait une brune et une blonde, et quoique sœurs jumelles, elles n'avaient de commun qu'une seule chose : c'est qu'on ne pouvait les connaître sans les aimer, car c'était bien les deux plus charmantes et, en même temps, les deux plus dissemblables créatures qui se soient jamais rencontrées ensemble. Cependant elles paraissaient s'accorder le mieux du monde.

Je ne sais pas si, par un instinct de jeunes filles, elles avaient compris les avantages du contraste, ou bien s'il existait entre elles une véritable amitié; toujours est-il qu'elles se faisaient valoir l'une et l'autre merveilleusement bien, et je pense qu'au fond, c'était le motif de leur union apparente; car il me semble bien difficile que deux sœurs du même âge, d'une beauté égale quoique différente, ne se haïssent cordialement. Il n'en était pas ainsi, et les deux adorables filles étaient toujours côte à côte dans le même coin du salon, s'épaulant l'une à l'autre avec une gracieuse familiarité, ou à demi-couchées sur les coussins de la même causeuse; elles se servaient d'ombre, et ne se quittaient pas une seule minute.

Cela me paraissait bien étrange et faisait le désespoir de tous les fashionables de la ville; car il était impossible de dire un mot à Musidora que Clary ne l'entendit; il était impossible de glisser un billet dans la petite main de Clary sans que Musidora s'en aperçut; c'était vraiment insoutenable. Les deux petites s'amusèrent comme deux folles qu'elles étaient de toutes ces tentatives fructueuses, et prenaient un malin plaisir à les provoquer et à les détruire ensuite par quelque saillie infantine ou quelque boutade inattendue. Il faisait beau de voir, je vous jure, la mine pitoyable et déconvenue des pauvres dandys, forcés de ranger leur madrigal ou leur épître. Mon ami Ferdinand fut tellement étourdi de la déconvenue, qu'il en mit durant huit jours sa cravate aussi mal qu'un homme marié.

Moi, je faisais comme les autres, j'allais papillonner autour des deux sœurs, m'en prenant tantôt à Clary, tantôt à Musidora, et toujours sans succès. Je m'étais tellement dépité, qu'un certain soir j'eus une sérieuse envie de me faire sauter ce qui me restait de cervelle. Ce qui m'empêcha de le faire, ce fut l'idée que je laisserais la place libre au gilet de Ferdinand, et cette réflexion judicieuse que je ne pourrais

pas essayer l'habit que mon tailleur devait m'apporter le lendemain. Je remis mes projets de suicide à une autre fois; mais, en vérité, je ne sais pas encore aujourd'hui si j'ai bien fait ou mal fait.

En examinant bien mon cœur, je fis cette horrible découverte que j'aimais à la fois les deux sœurs; cela est vrai, quoique ce soit abominable, et peut-être même parce que c'est abominable; toutes les deux! Je vous entends d'ici dire, en faisant votre jolie petite moue : "Le monstre!" Je vous assure pourtant que je suis le plus inoffensif garçon du monde; mais le cœur de l'homme, quoiqu'il ne soit pas à beaucoup près aussi singulier que celui de la femme, est encore une bien singulière chose, et nul ne peut répondre de ce qui lui arrivera, pas même vous madame. Il est probable que, si je vous avais connue plus tôt, je n'aurais aimé que vous; mais je ne vous connaissais pas.

Clary était grande et svelte comme une Diane antique; elle avait les plus beaux yeux du monde, des sourcils qu'on aurait pu croire tracés au pinceau, un nez fin et hardiment profilé, un teint d'une pâleur chaude et transparente, les mains fines et correctes, le bras charmant quoiqu'un peu maigre, et les épaules aussi parfaites que peut les avoir une jeune fille; bref, c'était une vraie péri!

Avais-je tort?

Musidora avait des chairs diaphanes, une tête blonde et blanche et des yeux d'une limpidité évangélique, des cheveux si fins et si soyeux, qu'un souffle les éparpillait et semblait en doubler le volume, avec cela un tout petit pied et un corsage de guêpe, on l'aurait prise pour une fée.

N'avais-je pas raison?

Après un second examen, je fis une découverte bien plus horrible encore que la première, c'est que je n'aimais ni Clary ni Musidora. Clary seul ne me plaisait qu'à moitié; Musidora séparée de sa sœur, perdait presque tout son charme, quand elles étaient ensemble, mon amour revenait, et je les trouvais toutes deux également adorables. Ce n'était pas de la brune ou de la blonde que j'étais épris, c'était de la réunion de ces deux types de beauté que les deux sœurs résumaient si parfaitement.

Dès que les deux sœurs eurent compris que c'était ainsi et pas autrement que je les aimais, —elles eurent compris cela bien vite,—elles me reçurent mieux et me témoignèrent à plusieurs reprises une préférence marquée sur tous mes rivaux.

Ayant eu l'occasion de rendre quelques services assez importants à la mère, je fus admis dans la maison et bientôt compté au nombre des amis intimes. On y était toujours pour moi; j'allais, je venais; on ne m'appelait plus que par mon nom de baptême; je retouchais les dessins des petites; j'assistais à leurs leçons de musique, on ne se gênait pas devant moi. C'était une position horrible et délicate, j'étais aux anges et je souffrais le martyre. Pendant que je dessinais, les deux sœurs se penchaient sur mon épaule; je sentais leur haleine voltiger dans mes cheveux; ce sont, en vérité les plus mauvais dessins que j'aie fait de ma vie; n'importe, on les trouvait admirables. Quand nous étions au salon, nous nous reposions tous les trois dans l'embrasure d'une croisée, et le rideau qui retombait sur nous à longs plis nous faisait comme une espèce de chambre dans la chambre, et nous étions là aussi libre que dans un cabinet; Musidora était à ma gauche, Clary à ma droite; nous caquetions comme des pies, c'était un ramage à ne pas s'entendre; les petites parlaient à la fois, et il m'arrivait souvent de donner à Clary la réponse de Musido-

ra, et ainsi de suite ; et quelquefois cela donnait lieu à des quiproquos si comiques, que nous nous en tenions les côtes de rire. Pendant ce temps-là la mère faisait du filet, lisait quelque vieux journal, ou sommeillait à demi dans sa bergère.

Certainement ma position était digne d'envie et je n'aurais pu en rêver une plus désirable ; cependant je n'étais heureux qu'à moitié.

Une chose singulière, c'est que les deux charmantes *miss* n'étaient pas jalouses l'une de l'autre : il est vrai que j'avais besoin de répartir mes attentions avec la plus exacte impartialité ; malgré cela, ma situation était des plus difficiles, et j'étais dans des transes perpétuelles. Je ne sais pas si l'effet qu'elles produisaient sur moi, elles se le reproduisaient réciproquement sur elles ; mais je ne puis attribuer à un autre motif la bonne intelligence qui régnait entre nous. Elles se sentaient déparpillées quand elles n'étaient pas ensemble, et comprenaient intérieurement que l'une n'était que la moitié de l'autre, et qu'il fallait qu'elles fussent réunies pour former un tout.

Un jour, je ne sais si cela se fit de concert ou par un mouvement naturel, elles arrivèrent en courant à ma rencontre, leurs beaux yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, leurs petits cœurs battaient, battaient ; peut-être était-ce parce qu'elles avaient couru ; mais dans l'instant je ne l'attribuai pas à cela.

Cela était charmant je fus heureux au moins trois secondes, elles me jetèrent le regard le plus enchanteur que jamais deux femmes en présence aient laissé tomber sur un même homme.

Vous rirez, vous direz que j'étais fou, et que c'est un très petit malheur que d'être aimé à la fois de deux charmantes personnes ; mais la vérité est que je n'avais jamais été aussi tourmenté de ma vie ; j'aurais possédé Clary, j'aurais possédé Musidora, je n'en aurais certes pas été plus heureux ; ce que je voulais était impossible, c'était de les avoir toutes les deux en même temps. Vous voyez bien que j'avais totalement perdu la tête.

Excédé d'une situation aussi fautive, je résolus faute de mieux, de demander une des deux sœurs en mariage, Musidora ou Clary, Clary ou Musidora. Je laissai aller quelques phrases sur le besoin de se fixer, sur le bonheur d'être en ménage ; si bien que la mère fit retirer les deux petites et la conversation s'engagea.

Madame, vous allez me trouver bien étrange, lui dis-je : mon intention formelle est certainement d'épouser une de vos demoiselles, si vous me l'accordez, mais elles me paraissent si aimables toutes deux, que je ne sais laquelle prendre.

Elle sourit et me dit :

— Je suis comme vous, je ne sais laquelle j'aime le mieux ; mais avec le temps vous vous déciderez ; mes filles sont jeunes, elles peuvent attendre.

Nous en restâmes là.

Trois, quatre mois se passèrent, j'étais aussi incertain que le premier jour, c'était affreux. Je ne pouvais rester plus longtemps dans la maison sans prendre un parti, je ne pouvais le prendre ; je prétexte un voyage. Les deux petites pleurèrent beaucoup ; la mère me dit adieu avec un air de pitié bienveillante et douce que je n'oublierai jamais ; elle avait compris combien était grand mon malheur. Les deux sœurs m'accompagnèrent jusqu'au bas de l'escalier, et, là, sentant bien que nous ne devions plus nous revoir, me donnèrent chacune une boucle de leurs cheveux. Je n'ai pleuré de ma vie que cette fois-là et puis une autre ; mais c'est une histoire que je ne vous raconterai pas. Je fis tresser les deux mèches ensemble et je les por-

taï sentimentalement sur mon cœur pendant mes six mois d'absence.

A mon retour j'appris que les deux sœurs étaient mariées, l'une à un gros major toujours ivre et qui la battait ; l'autre à un juge, ou quelque chose comme cela, qui avait le nez rouge. On peut bien croire que je n'épargnai pas les malédictions à ces deux brutaux, et je me répandis en invectives furibondes sur le prosaïsme du siècle et l'immoralité du mariage.

Et la tresse de cheveux passa de mon cœur dans mon tiroir.

THÉOPHILE GAUTHIER.

MENU CANADIEN

préparé spécialement par VICTOR pour le

Journal du Dimanche.

Potage purée de pois,
Carpe à l'étuvée,
Canard à la béarnaise,
Pigeons rotis,
Macaroni à l'italienne,

Fraise—Cerise,
Glace à la vanille.

CANARD A LA BÉARNAISE

Faites cuire un canard avec un peu de bouillon, un demi verre de vin blanc, un bouquet garni et deux clous de girofle, faites revenir dans une casserole des oignons coupés en tranches ; lorsqu'ils sont bien colorés, ajoutez une pincée de farine et mouillez avec la cuisson du canard. Pour servir, dégraissez la sauce, ajoutez-y un filet de vinaigre et versez-la sur le canard.

VICTOR OLLIVON,
Caterer.

Restaurant : 147 Rue St-Jacques.

ENIGME

No. 3

Je suis un mot sans origine,
Sans dérivés et sans racine,
Je suis ni verbe, ni nom,
Point un adjectif, et pas même un pronom,
Je brille par mon énergie
De toutes voyelles privé,
Banni du style relevé,
On m'admet dans la comédie,
Et jamais dans la tragédie.
Mon tonest brusque, il interdit ;
Dès que j'ordonne, on m'obéit.

LOGOGRIPIE

No. 4

Pour aller me trouver il faut plus que ses pieds,
Et souvent en chemin on dit son patenôtre :
Mon tout est séparé d'une de ses moitiés ;
La moitié de mon tout sert à mesurer l'autre.

Le mot du logogriphe No. 1 est *canon*, où se trouvent *anon* et *non*.

Le mot de la charade No. 2 est *délire*.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE.—LE MAUDIT

XIX

SINCÉRITÉ

(Suite.)

Elle n'eut pas tout d'abord le courage d'affronter ce danger en face. Elle s'assit sur un banc, à quelque distance de la ferme. Pâle et tremblante, les yeux rougis par les pleurs, elle ressemblait à une condamnée qui attend le moment où va se prononcer son arrêt.

La dureté naturelle de Gaspard, les griefs qu'il avait contre son fils, le silence qu'il avait opposé aux dernières sollicitations de l'abbé, tout donnait lieu de croire qu'il serait insensible aujourd'hui comme hier.

Et pourtant, il n'y avait pas d'autre espoir pour Diégo. Dans quelques heures le sergent allait quitter la Chénaie, il emmènerait les recrues, il emmènerait Diégo comme les autres, et puis ce serait tout !

Que deviendrait-elle alors ?

Sa vie n'allait-elle point se briser avec son amour ?

Et si elle succombait à sa douleur, si elle mourait, que deviendrait le pauvre vieillard, dont elle était le seul soutien ?

Abimée dans ces sombres pensées, elle avait ramené sa main sur ses épaules, et, les yeux fixés à terre, elle se sentait paralysée par l'anxiété et la peur.

Le bruit d'une fenêtre qui s'ouvraient lui fit redresser la tête.

Un homme avait poussé le contrevent et, s'accoudant sur l'assise, regardait au dehors.

C'était Gaspard.

Marie avait fait un mouvement pour se lever, mais elle craignait d'interrompre la méditation de l'alcade qui semblaient interroger l'horizon.

—Pense-t-il à son fils ? se demanda-t-elle ; peut-être a-t-il comme moi veillé toute la nuit !... A la grâce de Dieu !

Et, quittant le banc, elle s'avança lentement vers la ferme, dans la direction de la fenêtre.

Quand elle fut à porter d'être entendue :

—Senor Gaspard, dit-elle d'une voix douce et timide.

—Dieu vous garde, répondit l'alcade sans changer de position et sans savoir qui lui parlait.

—Pardonnez-moi de vous déranger, continua la jeune fille humblement, je suis la nièce du curé, et je voudrais...

Don Gaspard s'était redressé, et son regard indigné était tombé avec dédain sur la suppliante.

—Ah ! vous êtes la nièce du curé, s'exclama-t-il sans cacher sa colère, et que venez-vous faire ici ?

—Mon oncle a été rapporté blessé au presbytère cette nuit, il veut vous voir.

—Me voir ? Vous ne savez donc pas ce qui s'est passé entre lui et moi ?

—Je le sais, don Gaspard, mais c'est lui qui vous prie ; il est vieux et souffrant, vous lui pardonnerez de n'être pas venu lui-même.

—A quoi bon cette entrevue ? Je sais de quoi il est question. Je lui ai dit tout ce que j'avais à lui dire.

La jeune fille tremblait comme une feuille.

—Si nous vous avons offensé sans le vouloir, don Gaspard, dit-elle en s'arrêtant presque à chaque mot pour ne pas laisser éclater ses sanglots, ne croyez pas que mon oncle et moi, nous ayons eu l'intention de dire ou de penser du mal d'un homme comme vous, dont tout le monde connaît la bonté pour les habitants du village.

Don Gaspard était perplexe. Pouvait-il brutalement repousser une femme qui venait à lui avec une émotion si sincère.

Marie avait en effet prononcé ces dernières paroles à voix étouffée, presque inintelligiblement.

Le cœur serré dans un étai, les larmes au bord des paupières, elle attendait, n'osant pas lever les yeux.

—Qui me garantit, demanda-t-il, que vous ne me trompez pas ?

—Sur la mémoire de ma mère, don Gaspard, je vous jure que mon oncle n'a pas cessé un instant de vous estimer, de vous aimer.

Il la regarda attentivement, frappé de sa franchise, et peu à peu pris de pitié :

—Enfin, dit-il, sans atténuer la rudesse de sa voix, vous voulez que j'aie au presbytère ?

Elle ne répondit pas tout d'abord, car elle essayait du coin de son tablier les larmes qui ruisselaient de son visage, et puis, cédant à son cœur :

—Oh oui ! dit-elle d'une voix qui le remua.

—Eh bien ! attendez-moi un moment, je vous accompagne.

Quelques instants après, il se trouvait auprès d'elle.

—Partons, dit-il sèchement.

Ils prirent le chemin qui conduisait à la demeure du curé.

Pendant tout le trajet, ils n'échangèrent pas une parole.

La jeune fille était absorbée, Gaspard froid et sombre.

—Nous voici arrivés au jardin, dit-il machinalement quand ils eurent en vue l'enclos du presbytère.

Marie s'était arrêtée. Elle le regarda avec une tendresse mêlée d'effroi.

—Je vais prévenir mon oncle, dit-elle, mais je voudrais d'abord...

—Quoi ? dit-il durement.

Elle eut un mouvement d'embarras. En même temps ses yeux désolés exprimaient la douleur que lui causait ce ton rude et blessant.

—Je voudrais vous adresser une prière, dit-elle en tâchant de donner à sa voix un accent de soumission.

—Pourquoi ne l'avez-vous pas fait plus tôt ?

—Parce que j'ai eu peur. Deux fois j'ai voulu parler, et je n'ai pas osé.

—Pourquoi osez-vous maintenant ?

—Parce qu'ici je ne suis plus seule, je suis entourée d'amis.

Don Gaspard eut un sourire d'étonnement.

—Ces amis, dit-il, je ne les vois pas, où sont-ils ?

—Les voici : le figuier, le poirier, la treille, les peupliers, la maison, qui tous m'ont vu naître, grandir, faire mon devoir et qui, s'ils pouvaient parler, attesteraient que je ne vous ai pas menti.

Il y avait dans ce qu'elle disait tant de naïveté et de droiture, elle semblait si peu habituée aux détours, aux réticences, que don Gaspard ne put résister à l'impression qu'elle produisait sur lui.

Il la regarda avec d'autres yeux qu'il ne l'avait vue jusqu'alors, se demandant s'il n'avait point eu tort de lui parler avec dureté, comme il venait de le faire. Mais l'orgueil reprit aussitôt le dessus.

—Parlez vite, dit-il. Que voulez-vous ?

Elle avait cru un moment que ce cœur de bronze s'était amolli, que la raison et la justice avaient triomphé en lui de la fierté et de l'obstination. Et maintenant elle sentait qu'elle s'était bercée d'une décevante illusion pour retomber dans l'affreuse vérité.

—Votre silence, don Gaspard, dit-elle, m'avait déjà fait comprendre que vous me méprisez, vos dernières paroles m'en ont donné la conviction.

Sous cette apostrophe ferme, mais digne, l'alcade, piqué d'abord au vif, avait eu un frémissement.

Il y eut un moment de silence.

Le regard que la jeune fille attachait sur lui l'obligea, quoi qu'il fit, à détourner les yeux.

Quand, au bout de quelques instants de combat intérieur, il la contempla, le calme s'était fait dans son esprit et dans son cœur, et le sourire ironique, qui jusque-là avait plissé sa lèvre avait disparu.

—Si je vous ai parlé brusquement, dit-il, excusez-moi. Je ne suis pas aussi mauvais que vous le croyez.

La jeune fille ne s'attendait pas à ce changement de langage.

Un soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine.

—Senor, dit-elle encouragée, j'aurais voulu savoir pourquoi vous me haïssez.

—Moi, vous haïr ?

Il avait dit cela d'un air si naturel, qu'elle n'hésita pas à continuer.

—On me l'a dit, on le dit dans toute la Chênaie, mais je n'en ai jamais rien cru.

—Il y a partout de mauvaises langues.

L'heure décisive avait évidemment sonné pour Marie. Si simple qu'elle fût, elle comprenait qu'elle ne pouvait laisser échapper cette occasion.

—J'aime Diégo, c'est vrai, dit-elle, et je suis sûre qu'il m'aime, lui aussi. Si c'est cet amour qui a fait naître votre haine, je crains qu'elle ne dure toute ma vie.

—Et vous sacrifieriez tout à cet amour ?

—Don Gaspard, reprit la jeune fille, je ne crois pas avoir démérité de vous en aimant votre fils. Mais ce sentiment que vous désapprouvez je l'étoufferai dans mon cœur, si vous consentez à la prière que je vais vous faire. Oui je ne verrai plus Diégo, je ne lui parlerai plus, je mourrai sans regret, si vous ne le laissez pas partir.

Il ne convenait pas à l'alcade, pour le moment, de prendre un engagement. Il ne voulut pas non plus repousser cette offre si spontanée de conciliation. Il se tut.

—Je sais, continua-t-elle, que tôt ou tard vous lui pardonnerez ; il est votre enfant, il vous aime autant qu'il vous craint, et c'est sur lui que vous vous appuyerez quand viendront pour vous la vieillesse et l'isolement. Pourquoi retarder cet accommodement ? Si l'obstacle ne vient que de moi, je puis le faire disparaître quand vous l'aurez ordonné.

Don Gaspard aurait voulu rompre cet entretien qui lui créait un véritable embarras ; mais une force invincible le tenait cloué sur place. Avait-il affaire à une femme habile à plaider la cause dont elle a pris la défense, ou bien parlait-il à une de ces angéliques créatures dont l'existence se résume tout entière dans ces deux mots : loyauté et sacrifice ? Ce qu'il ne pouvait contester, c'est que les sentiments chrétiens, la charité, la mansuétude, l'amour du prochain, le pardon des offenses étaient pour elle la règle absolue d'une conduite à l'abri de toute suspicion.

—Vous fronchez le sourcil, poursuivit Marie, qui se rendait parfaitement compte du trouble de l'alcade. Mais vos yeux s'emplit de larmes, j'entends votre cœur battre sous votre poitrine. Oui, don Gaspard, tout m'assure qu'il y a encore dans ce cœur un sentiment d'affection pour Diégo, que si vous me haïssez, cette haine retombe sur moi seule, mais n'atteint pas votre fils.

C'était au tour de Don Gaspard à ne point oser parler.

—Laissez couler ces larmes, senor, elles sont le patrimoine des âmes généreuses, elles perceront la pierre la plus dure, pourquoi n'arrivaient-elles pas jusqu'à votre cœur ?

—Jeune fille, s'exclama-t-il enfin d'une voix mal assurée ; je ne veux pas mettre en doute la bonté et la noblesse de vos sentiments. Ah ! plutôt à Dieu que mon fils fût digne de cet amour que vous lui avez voué ; plutôt à Dieu qu'ils compris ces torts envers moi et qu'il voulût les réparer !

Don Gaspard avait caché son visage dans ses mains.

—Diégo est bien changé depuis quelques jours, dit-elle avec confiance. Les conseils de mon oncle l'ont transformé. Ne croyez pas que je vous dise ceci pour vous fléchir, ou que mon amour pour lui prenne l'espérance pour la réalité. Ouvrez-lui la porte de votre demeure, don Gaspard, Diégo viendra à vous humble et bon. Recevez-le à votre foyer comme le fils prodigue a été accueilli par son père. Rendez-lui votre amitié, votre affection paternelle, et si vous l'exigez, je renoncerai à lui. Il épousera, si vous le décidez ainsi, une riche héritière de la ville ou des environs, et je dévorerai mon chagrin en silence, sans murmure, car j'aurai fait son bonheur et le vôtre.

Pendant qu'elle parlait, elle avait tendu les mains jointes vers l'alcade et tombait à genoux.

—Grâce pour lui, s'écria-t-elle, il vous aimera, je le jure.

Don Gaspard ne put résister à ce dernier choc. Il prit la jeune fille par la main et la releva.

—Assez, dit-il sans chercher désormais à dissimuler son attendrissement, allons voir votre oncle ;

mais rappelez-vous bien que je ne veux point que mon fils assiste à cette entrevue ; évitez-moi le désagrément d'une nouvelle altercation avec lui.

En même temps il se dirigea vers la porte du presbytère.

Marie le suivit, en baissant les yeux, triste et malheureuse.

Ils pénétrèrent ainsi dans la grande pièce qui servait à la fois de salle à manger et de salon de réception.

Marie avança un siège. L'alcade s'assit sans parler.

—Je vais avertir mon oncle de votre arrivée, dit la jeune fille, et je lui répéterai que vous tenez à être seul avec lui.

Elle sortit.

Gaspard la suivit du regard, faisant tout son possible pour ne pas trahir ce qui se passait dans son âme.

Mais lorsqu'elle fut partie, il laissa couler les larmes qui affluaient à ces yeux. La touchante abnégation de la jeune fille avait apaisé son courroux. Chacune des paroles qu'elle avait dites depuis leur départ de la ferme avait trouvé le chemin de son cœur. Peu à peu il s'était senti désarmé. Mais il avait encore cette honte si propre à l'orgueil qui ne veut point s'avouer. La raison en lutte avec la passion, qu'elle n'avait pu vaincre jusqu'alors, se voyant maintenant secondée par la sensibilité. Celle-ci avait lentement pénétré l'âme, mais les nerfs restaient tendus et imprimaient au corps un violent tremblement.

Un moment Gaspard crut qu'il allait étouffer. Il se leva pour ouvrir une fenêtre. L'air frais qui s'engouffra dans l'appartement calma son excitation. Il alla se rasseoir et la tête dans les mains, il évoqua un à un les souvenirs du passé, depuis le jour où il avait rencontré Angèle et sa mère sur le pont du Tormès, jusqu'au moment où Marie venait de s'agenouiller devant lui pour implorer la grâce du fils qu'il avait maudit.

XX

LA LECTURE.

Désappointé en ne trouvant pas l'abbé qu'elle avait laissé peu de temps auparavant endormi dans un fauteuil, Marie s'était approché toute déconcertée, de la fenêtre, et regardait machinalement dans la direction de l'église, quand elle vit arriver un groupe d'homme qui gesticulaient avec vivacité et paraissaient tout joyeux.

C'était le curé, accompagné de Diégo, de Raphaël et du sergent. Ils étaient engagés dans une conversation très animée, mais leurs visages rayonnants attestaient qu'il venait de se produire un événement heureux. Aussi descendit-elle précipitamment pour courir à eux.

—Victoire ! mon enfant, cria le vieillard hors de lui.

Elle ne comprit pas et s'arrêta stupéfaite : quelle pouvait être en effet la cause de cette allégresse, puisque l'abbé n'avait pas encore vu l'alcade ?

Quand elle fut un peu remise de son étonnement, elle demanda ce qui se passait.

—Je ne par pas, dit Diégo.

—Que dis-tu ? s'exclama-t-elle.

—Il dit vrai, répartit l'abbé.

Le visage de la jeune fille avait pâli subitement. Elle porta la main à son cœur.

—Vous voulez me donner le change, dit-elle avec tristesse. Je sais que le sergent quitte la Chênaie ce matin et qu'il emmène les recrues.

—Il n'emmènera pas Diégo, répliqua le curé. Voici de quoi l'en empêcher.

Et agitant la bourse qu'il avait jusque-là tenue cachée derrière lui, il en fit bruyamment sonner le contenu.

—Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle...

Mais elle ne put achever l'émotion était trop forte.

—D'où nous vient ce bonheur ? interrogea-t-elle, lorsqu'au bout de quelques instants elle eût recouvré sa présence d'esprit. A qui devons-nous cet argent ?

—Tu ne l'as donc pas deviné ? dit Diégo ; à mon père !

—A ton père !

Le cri qu'elle poussa était significatif.

(A suivre.)

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH
CADIEUX & DEROME
 1603 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

TAPISSERIES! TAPISSERIES!

DE TOUS LES GENRES ET DE TOUS LES GOUTS,
 Depuis 5 cents à \$2.50 la pièce.

Patrons des plus Nouveaux.

TAPISSERIES POUR APPARTEMENTS,
 POUR PLAFONDS,
 BORDURES, DÉCORATIONS, ETC.

Voici de nouveau le printemps, la saison où tout change, tout se transforme, tout prend une toilette nouvelle, depuis la nature, qui abandonne son manteau glacé pour se parer d'une robe verte éclatante, jusqu'à l'homme qui quitte son capot de fourrure, jusqu'aux maisons que l'on crépit, que l'on blanchit, que l'on peint, que l'on décore, que l'on tapisse. La tapisserie, c'est là la toilette d'une maison, et, chacun le sait, pour avoir une jolie toilette, il ne suffit pas de dépenser beaucoup d'argent. Une personne de goût peut être mieux vêtue avec un peu d'argent qu'une autre habillée luxueusement, mais avec mauvais goût. Il en est de même des maisons : prenez votre tapisserie parmi les patrons nombreux et bien choisis, votre demeure aura bien meilleur air.

Examinez ceux de la librairie CADIEUX & DEROME, rue Notre-Dame, vous y trouverez des modèles de toutes espèces, et à la portée de toutes les bourses.

ON ENVOIE DES ECHANTILLONS SUR DEMANDE.

CRYSTAL PALACE OPERA HOUSE

Carré Dominion en face de l'Hotel Windsor

ROLAND G. I. BARNETT, Locataire et Gerant.

JEUDI 28 JUILLET ET LES JOURS SUIVANTS

" FATINITZA "

PRIX POPULAIRES : 75, 50, 25 et 15c. LOGES : \$5.00 et \$6.00.

PLUMES TEINTES EN NOIR

BRILLANT.

WILLIAM SNOW

Fabricant de PLUMES d'Austriches,

2025 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

Plumes fraîches, nettoyées et teintes en toutes couleurs.

L'ART ET LA MODE

Journal illustré, publié à Paris tous les samedis

Cette publication a une grande circulation et convient surtout à la classe aisée.

Prix de l'abonnement : \$12.00 par an

Frais de poste non compris.

S'adresser Rue Halévy, No. 8

EN FACE L'OPERA

PARIS.

JEUNES GENS!—LISEZ!

La VOLTAIC BELT CO.

(Compagnie de la Ceinture Voltaïque)
 de Marshall, Mich., offre d'envoyer leur célèbre ceinture électro-voltaïque et autres instruments électriques à l'essai, pendant 30 jours aux messieurs (jeunes ou vieux) affligés de débilité nerveuse, perte d'énergie ou autres indispositions semblables. Aussi pour rhumatisme, névralgie, paralysie, et beaucoup d'autres maladies. La restauration complète de la santé et de l'énergie sont garantis. On ne court aucun risque attendu qu'un essai de trente jours est accordé. Des pamphlets illustrés sont envoyés gratuitement à toutes personnes écrivant à la compagnie.

L'ALBUM MUSICAL

Recueil de Musique et de Littérature Musicale.

Parait tous les mois, 16 pages de musique et 8 pages de texte, Musique d'Orgue et de Piano, Romances, Chansons et Chansonnettes des meilleurs auteurs.

Prix d'abonnement -- \$3.00

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 centins.

A. FILIATRAULT & CIE.,

Éditeurs-Propriétaires.

25, Rue St. Gabriel, Montréal.
 Boîte 325, P.O.

Imprimé par la CIE. D'IMP. ET DE LITH. GERHARDT-BERTHAUME.



PÂTE CHEVALLIER

Pâte de Gomme d'Épinette rouge du Docteur Chevallier.

Enregistrée à Ottawa et à Washington. Supérieure aux Sirops de Gomme d'Épinette.

25 cents la boîte.

LAVIOLETTE & NELSON,

Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Épinette est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portative.

La boîte 25c. demandez par la poste.

GOUDRON DE NORVEGE

De la Pharmacie de Lyon.

Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.

50 cents le flacon.

LAVIOLETTE & NELSON,

Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infallible contre la Toux, le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens,
 1605 Rue Notre-Dame, Montréal.

CORYZINE

GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.
 Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.
 Enregistrée à Ottawa.

PRIX 25 CENTS LA BOITE.

LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

La Poudre Coryzine, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boîte 25c.

PRESCRIPTION DU DR. NELSON

LE REMÈDE INFALLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin, pour enfants d'aucun âge.

PRIX 25 CENTS.

Enregistrée à Ottawa.

LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

La prescription du Dr. Nelson pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille 25c.

Le Baume de Jeunesse

DES DAMES

POUR EMBELLIR ET PRÉSERVER LE TEINT

Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaires. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En Vente chez tous les Pharmaciens

FLACON D'ESSAI Seulement 25c.

A VENDRE.

10,000,000 DE PIEDS DE Bois de Sciage

de toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

— AUSSI —

Lattes, Bardeaux,

Sciés et fendus

Bois de Charpente

En Pin et en Épinette.

A. HURTEAU & FRERE,

Coin des Rues Dorchester et Sanguinet,
 MONTREAL.

E. A. D. MORGAN, B. C. L. AVOCAT,

Commissaire pour Ontario et Manitoba

112 RUE ST. FRANCOIS-XAVIER,

BOITE B. P. 310.

Frechon, Lefebvre & Cie,

245 RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL.

BRONZES ET ORNEMENTS D'EGLISE,

Chasublerie, Vases Sacrés, Soieries, Vins de Messe, Huile d'olive, Cierges, etc.

Balance d'un Stock de Banqueroute à grande réduction.

MAGNIFIQUES CHROMOS DE LA MORT DE ST. JOSEPH.

Creven Cotton Co.

BRANTFORD, Ont.

COTONS A DRAPS

(Sheeting) ECRUS.

AGENT :

S. DAVISON,

16, Colborne Street, Toronto.